

TEXTE d'ORAL 5 Voltaire (1694-1778), *Candide* (1759), Chapitre 30 (dernier), extrait. **COURS**

Tout au long de ce conte philosophique de Voltaire, un jeune héros allemand, Candide, cherche à retrouver tout autour du monde son amour de jeunesse Cunégonde. Les malheurs les plus terribles touchent les personnages et les nombreux pays qu'ils traversent (guerres, cataclysmes, colonisation, esclavage, etc.). Le jeune Candide a appris dans sa jeunesse, de son maître le philosophe Pangloss, que « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ». Cette théorie « optimiste » est mise à l'épreuve par les péripéties du récit. Candide est une incarnation de la raison philosophique, sans préjugés, mesuré, sachant écouter, et cherchant la vérité. A la fin du récit, il retrouve Cunégonde, vieillie et enlaidie, son ancien maître, Pangloss, très diminué, et tous rencontrent un philosophe pessimiste, Martin, opposé aux thèses de Pangloss. Martin pense que tout est mal. Les héros ne sont toujours pas heureux, n'ont toujours pas de réponse à la question du sens de la vie, et des malheurs qui la traversent. Toujours en quête de la vérité et d'un choix de vie fondé philosophiquement et moralement, ils vont, alors qu'ils vivent dans une petite ferme en Turquie, à la rencontre d'un sage d'Orient, un derviche. Vont-ils trouver une réponse ?

1. Il y avait dans le voisinage¹ un derviche² très-fameux qui passait pour le meilleur
2. philosophe³ de la Turquie⁴ ; ils allèrent le consulter⁵ ; Pangloss porta la parole⁶, et
3. lui dit : « Maître, nous venons vous prier de nous dire⁷ pourquoi un aussi étrange
4. animal que l'homme a été formé⁸.
5. — De quoi te mêles-tu ? lui dit le derviche ; est-ce là ton affaire ?⁹

¹ Voisinage : non loin de la petite ferme où ils travaillent tous très dur pour survivre.

² Derviche : religieux. Ce mot vient du turc et du persan (Candide est en Turquie). Religieux musulman appartenant à une confrérie.

³ Le meilleur philosophe : le registre de la conclusion du conte est ici explicitement donné : il s'agit de trouver une réponse philosophique à la question du mal sur terre.

⁴ Turquie : comme souvent dans les contes de Voltaire (*Zadig*, *La Princesse de Babylone*), le décor est exotique et oriental, comme dans les *Lettres persanes* de Montesquieu : ce déplacement dans un univers fabuleux et éloigné de la religion catholique permet un peu plus de liberté dans le propos.

⁵ Ils allèrent le consulter : il s'agit de Candide, le jeune philosophe sans préjugé et de ses deux accompagnateurs âgés et bloqués dans un système de pensée philosophique fermé : le philosophe optimiste Pangloss (« tout est pour le mieux ») et le philosophe pessimiste Martin (« tout est mal »). La démarche est bien la quête d'une réponse à une question sur le sens de la vie humaine.

⁶ Pangloss porta la parole : on se souvient que « Pangloss » signifie celui qui « glose », commente, tout (« pan », universel comme dans « pandémie »). C'est avec ironie que Voltaire redouble le sens de son nom en précisant que Pangloss est le porte-parole des deux autres. Il est aussi nommé « raisonneur » à la ligne 19. On va voir que le derviche conteste absolument la légitimité de la parole de Pangloss en lui ordonnant le silence. Tout le passage est une contestation du savoir de Pangloss par deux sages, le derviche et le bon vieillard, qui nient la légitimité et la rationalité des questions de Pangloss.

⁷ Maître nous venons vous prier : on note l'extrême politesse des formules de Pangloss, à laquelle va être opposée la grossièreté et la brutalité du derviche. Mais justement, la grossièreté du derviche fonctionne comme une critique de la politesse de Pangloss à l'égard de la réputation du derviche, une critique de l'admiration de Pangloss face aux penseurs célèbres. Pangloss ferait mieux de penser par lui-même, au lieu de penser que la philosophie et la morale sont des matières réservées aux experts, aux spécialistes comme lui et le derviche, qui parleraient un langage de spécialistes. On voit que le derviche parle au contraire avec vigueur un langage de tous les jours.

⁸ Pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé : chaque mot de cette question renvoie à des très anciennes interrogations métaphysiques. La question présente pour commencer l'être humain comme une création divine (« a été formé »). La question du « pourquoi » l'homme a été créé par dieu est une question à laquelle seul un dieu peut répondre, elle dépasse l'entendement humain, puisque l'homme ne s'est pas créé lui-même, d'après Pangloss. La définition de l'homme comme un « animal étrange » rappelle la définition d'Aristote (4 siècles av. JC) : l'homme est un « zoon politikon » (un animal politique, pensant, rationnel, faisant partie de la *polis*, la cité). En passant de « politique » à « étrange », Pangloss est comique, mais il fait aussi allusion au mélange traditionnel problématique de matière et d'esprit, de mortalité et d'immortalité qu'est l'homme d'après les traditions anciennes.

⁹ On note le tutoiement impoli du derviche. Ses deux phrases sont des refus énergiques de prendre en considération les questions de Pangloss. « Se mêler de quelque chose », c'est « se mêler de quelque chose qui ne nous regarde pas », c'est-à-dire « Intervenir dans quelque chose sans en avoir le droit ou la capacité ». Pangloss pose des questions bien au-dessus de son niveau. Quelque chose est « l'affaire de quelqu'un » signifie que cette chose relève de sa compétence, de son pouvoir. Les questions sur la nature et la création de l'être humain ne sont pas de la compétence de Pangloss. Tout est brutal ici, le ton, la brièveté, la répétition.

6. — Mais, mon révérend père, dit Candide¹⁰, il y a horriblement¹¹ de mal sur la terre¹².
7. — Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien¹³ ? Quand Sa Hautesse¹⁴
8. envoie un vaisseau en Égypte¹⁵, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le
9. vaisseau sont à leur aise ou non¹⁶ ? — Que faut-il donc faire ? dit Pangloss¹⁷.

¹⁰ Il faut noter que Candide reprend la question de Pangloss, en la reformulant. Le « Mais », conjonction de coordination indiquant une opposition répond au refus de répondre du derviche. Il signifie que, contrairement à ce que pense le derviche, la question de Pangloss mérite d'être posée et mérite une réponse. C'est à Candide que va répondre le derviche. La reformulation beaucoup plus simple et claire de Candide porte sur la question du mal, comme si la question de Pangloss avait été : « Pourquoi une créature capable de faire tant de mal à ses semblables a-t-elle été créée ? On note la politesse sans exagération de Candide, qui donne son titre religieux au derviche.

¹¹ Horriblement : cet adverbe de manière qui modifie l'expression verbale « il y a » signifie à la fois « de façon horrible, effrayante » et aussi « beaucoup, énormément ».

¹² On a vu que les personnages de ce dernier chapitre sont des philosophes en quête de la vérité. Le thème de leur quête est ici clairement explicité : y a-t-il une justification du mal ? On sait que c'est précisément ce qu'a entrepris le philosophe allemand Leibniz qui est la cible de Voltaire dans ce conte. C'est en voulant rendre compatible l'existence du mal avec les qualités d'omniscience, d'omnipotence et de bienveillance de dieu que Leibniz a dû créer son idée de « meilleur des mondes possibles » où tout mal correspond en réalité à un plus grand bien que l'intelligence humaine limitée n'arrive pas à percevoir.

¹³ Du Mal ou du Bien : Comme dans sa première réponse à Pangloss, le derviche répond encore avec des questions qui refusent le bien-fondé de la question de Candide. Le derviche ne fait pas de différence entre le mal et le bien, qui sont mis sur un pied d'équivalence par le derviche, ce qui est immoral. Il suggère que le mal, comme le bien, échappent au domaine de compréhension de l'humain. Mais, pour Candide, le derviche va préciser sa réponse par une parabole, celle du vaisseau, du propriétaire du vaisseau et des souris.

¹⁴ Sa Hautesse peut être le sultan de l'Empire ottoman, dont la capitale est Constantinople.

¹⁵ L'Égypte est sous le contrôle des Ottomans jusqu'à la fin du 18^e siècle.

¹⁶ Dans cette courte parabole (récit imagé au sens symbolique), le vaisseau est le monde créé ; le propriétaire du vaisseau est la divinité qui l'a créé, les souris sont l'espèce humaine, « l'aise » ou le malaise ressentis par les souris correspondent au Bien et au Mal du point de vue des souris, au malheur et au bonheur humains. Cette parabole rompt brutalement avec tout le discours philosophique et théologique du christianisme et du cartésianisme occidental : dans la tradition occidentale, la terre, mise au centre de l'univers, a été donnée à l'homme, créé à l'image de dieu, pour qu'il en soit « maître et possesseur » (Descartes, *Discours de la méthode*, 1637). Dans cette représentation, il existe une ressemblance étroite entre dieu et l'homme, dieu se soucie infiniment des humains et le vaisseau appartient à l'homme. Dans la parabole du derviche, l'homme est infiniment rabaissé et humilié : il n'a pas été créé comme fils/fille de dieu, mais comme un accident surnuméraire, une race animale pullulante et parasite dont l'existence ou la disparition sont absolument indifférentes à la divinité. L'humain n'est pas l'équipage du vaisseau, il en est la vermine indésirable.

¹⁷ Cette question de Pangloss est essentielle, courte et simple, elle redirige le questionnement non plus vers de grandes questions abstraites mais vers une action pratique, des actes, non des grands mots. Pangloss cesse un instant de penser en spécialiste des questions obscures et complète la question de Candide. Ainsi est complètement formulée la question philosophique à laquelle le dénouement du conte va répondre : l'être humain vit au milieu du mal et de la souffrance, il ne peut en comprendre la raison, mais il est responsable de son comportement et doit agir en sorte de faire diminuer ce mal.

10. — Te taire¹⁸, dit le derviche. — Je me flattais¹⁹, dit Pangloss, de raisonner un peu²⁰ avec
11. vous des effets et des causes, du meilleur des mondes possibles, de l'origine du
12. mal, de la nature de l'âme²¹, et de l'harmonie préétablie²². » Le derviche, à ces mots,
13. leur ferma la porte au nez²³.
14. Pendant cette conversation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait d'étrangler à
15. Constantinople²⁴ deux vizirs du banc²⁵ et le muphti²⁶, et qu'on avait empalé plusieurs
16. de leurs amis²⁷. Cette catastrophe faisait partout un grand bruit pendant quelques
17. heures²⁸. Pangloss, *Candide*, et Martin, en retournant à la petite métairie²⁹,

¹⁸ Te taire : le derviche n'annonce rien de nouveau, il a déjà rejeté fermement les interrogations inutiles et prétentieuses, pédantes, de Pangloss. Mais Voltaire clôt ici avec malice le rôle de Pangloss, dont la théorie a occupé toute l'intrigue jusque-là. La pensée philosophique va enfin pouvoir avancer si les théories nuisibles des optimistes sont annulées. La vérité de *Candide* va pouvoir éclore dans le silence de Pangloss. Pangloss va immédiatement faire une rechute, qui va lui valoir une réponse encore plus claire et brutale du derviche.

¹⁹ Je me flattais : je me faisais à l'avance un plaisir..., le plaisir du spécialiste qui va débattre avec un autre spécialiste sans que les autres comprennent, un plaisir purement égoïste et verbal, car il s'agit juste de « raisonner », c'est-à-dire d'agiter des arguments de droite et de gauche pour le plaisir de la controverse (du débat) sans chercher une solution.

²⁰ Un peu : ce mot est ironique, car le programme de Pangloss reprend « tout », toutes les questions les plus compliquées de la métaphysique, c'est le contraire du « peu ». Les philosophes et théologiens débattent de ces questions depuis deux mille ans. Ce n'est pas « peu ».

²¹ Cette liste est un résumé de tous les sujets les plus abstraits et les plus indécidables de la théologie : les « effets et les causes » font allusion à dieu comme cause première de toute chose. On a déjà expliqué que « le meilleur des mondes possibles » est la théorie providentialiste de Leibniz, que Voltaire hait pour le mépris des souffrances humaines qu'elle implique. L'« origine du mal » est l'objet de tous les grands récits de création du monde (Adam et Eve dans la Bible et le Coran, la fin de l'âge d'or dans la mythologie grecque...).

²² Harmonie préétablie : Théorie philosophique du philosophe et homme de sciences allemand Leibniz (fin 17^e-début 18^e) qui est l'inventeur de la théodicée (ou justification du mal, au nom de l'omniscience, omnipotence et bienveillance de dieu). La solution de Leibniz du « meilleur des mondes possibles » est la cible de Voltaire dans *Candide*. L'harmonie préétablie renvoie à dieu comme cause première de la coexistence harmonieuse de toutes les composantes de l'univers créé. Voltaire se moque évidemment du caractère totalement abstrait et incompréhensible de ces termes pour les non-spécialistes. Il ne faut pas expliquer ces termes comme s'ils avaient un sens clair mais comme des termes abstraits et incompréhensibles qui ont donné naissance à des milliers d'années de controverses sans réponse et ont empêché l'énergie intellectuelle de servir au bien de l'espèce humaine.

²³ Le derviche a déjà clos la conversation en paroles, il est contraint par l'insistance de Pangloss à la clore en actes, en intercalant entre l'incorrigible bavard et lui une séparation physique. Cette porte qui se ferme est une métaphore de la réfutation des thèses optimistes dans le conte. Elles sont inutiles et nuisibles, il faut passer à autre chose pour répondre à la question du mal et des devoirs et responsabilités de l'être humain.

²⁴ Constantinople est la capitale de l'Empire ottoman.

²⁵ Vizirs du banc : ministres siégeant à la Cour suprême de la Justice.

²⁶ Muphti : grand dignitaire religieux.

²⁷ Alors qu'une étape philosophique vient d'être franchie, Voltaire apporte une nouvelle dimension du mal et de la violence : la violence politique. Il faut se demander ce que cette nouvelle mention d'un mal spécifique vient apporter au débat à ce moment précis. On peut comprendre que, après la première réponse qu'il n'y a pas de réponse aux grandes questions théologiques vides, le dénouement philosophique pose en second lieu qu'il n'y a pas non plus de réponse à trouver contre le mal dans l'action des gouvernants politiques. L'exercice du pouvoir est soumis à une concurrence brutale qui ignore l'intérêt général et est guidée par une violence aveugle. C'est le sens de cette énumération d'atrocités, qui touche aussi bien le pouvoir profane que le pouvoir religieux, et accorde si peu de valeur à la vie humaine que les morts ne sont même pas comptés (« plusieurs de leurs amis »). Les modalités de mise à mort sont volontairement répugnantes, « étranglement » et « pal », entraînant des agonies lentes et atroces.

²⁸ Autre formule antithétique ironique : à l'adjectif « rand » s'oppose l'expression « quelques heures », c'est-à-dire « peu de temps ». Cette antithèse ironique est là pour souligner que le peuple ne s'émeut pas du tout des renversements de pouvoir à la tête de l'Etat, car il est habitué à cette violence et ces bouleversements qui ne le concernent pas. On comprend donc qu'il s'agit pour Voltaire de signifier au lecteur que, pas plus que la théologie, la politique n'est en mesure d'apporter un soulagement au mal dont souffre l'humanité. Il faut donc envisager une troisième et dernière voie, celle de l'action pratique individuelle, de l'engagement personnel, que va introduire le « bon vieillard » rencontré par hasard sur le chemin par les trois philosophes déçus. La solution est là où ils ne la cherchent pas, dans une rencontre humaine et un jardin merveilleux.

²⁹ Métairie : petite ferme dont le locataire paie le propriétaire en nature (partie des récoltes). Il faut noter que les trois philosophes sont en train de revenir à leur point de départ quand survient la rencontre qui va les mettre sur la voie de la vérité.

18. rencontrèrent un bon vieillard³⁰ qui prenait le frais à sa porte³¹ sous un berceau
19. d'orangers³². Pangloss, qui était aussi curieux que raisonneur³³, lui demanda³⁴ comment
20. se nommait le muphti qu'on venait d'étrangler. « Je n'en sais rien, répondit le
21. bonhomme ; et je n'ai jamais su³⁵ le nom d'aucun muphti ni d'aucun vizir³⁶. **FIN TEXTE d'ORAL**

↓↓↓↓↓↓↓↓↓↓Suite du discours du bon vieillard [PAS TEXTE d'ORAL]↓↓↓↓↓↓↓↓↓↓

- a. « J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez ; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des af-
b. faire publiques périssent quelquefois misérablement, et qu'ils le méritent ; mais je ne m'informe jamais de
c. ce qu'on fait à Constantinople ; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. Ayant
d. dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison ; ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent
e. plusieurs sortes de sorbets qu'ils faisaient eux-mêmes, du kaïmak³⁷ piqué d'écorces de cédrat confit³⁸, des
f. oranges, des citrons, des limons³⁹, des ananas, des dates, des pistaches, du café de Moka [...]. Après quoi les
g. deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss, et de Martin. Vous devez
h. avoir, dit Candide au Turc, une vaste et magnifique terre ? Je n'ai que vingt arpents⁴⁰, répondit le Turc ; je les
i. je les cultive avec mes enfants ; **le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice, et le besoin.** »

Fin du conte et résolution philosophique de la question du mal (grâce au vieillard) : cultiver notre jardin (agir pour le bien, prendre la responsabilité du monde, même sans réponse sur son sens).

Candide en retournant dans sa métairie fit de profondes réflexions sur le discours du Turc [...]. Il dit à Pangloss et à Martin : il faut cultiver notre jardin. — Vous avez raison, dit Pangloss ; car, quand l'homme fut mis dans le jardin d'Éden, il y fut mis pour qu'il travaillât : l'homme n'est pas né pour le repos. — Travaillons sans raisonner, dit Martin ; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. » Chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cela est bien dit, dit Candide, car il faut cultiver notre jardin. »

³⁰ Un bon vieillard : il faut noter que ce personnage est deux fois décrit par le texte comme caractérisé par la bonté (« bon », l. 18 et « bonhomme », l. 21). L'âge avancé de l'homme est aussi une garantie de sagesse : cet homme a vécu longtemps, les vérités qu'il a découvertes sont le fruit de son expérience concrète et affective de la vie, et non la déduction d'un système philosophique fermé. Malgré la dureté de la vie, cet homme a su rester bon, il peut enseigner les autres.

³¹ Le sage prend le frais à sa porte : chaque détail compte- Cet homme a achevé sa journée de travail et se repose, il se livre au plaisir de celui qui a durement travaillé tout le jour et jouit d'une inactivité méritée. On peut y voir un écho de la création du monde, et du septième jour de repos que s'accorde le créateur après la création du monde dans la *Genèse*. Le positionnement de cet homme devant sa porte le place en opposition stricte au derviche qui a fermé sa porte aux trois philosophes. Au contraire du derviche, le vieillard est curieux des autres et prêt à la rencontre et au dialogue.

³² Le décor de la rencontre est symbolique aussi : cette arche protectrice et végétale (le berceau, allusion à une renaissance) est accueillante, belle et féconde (fleurs parfumées et fruits délicieux de l'oranger, ombre protectrice). Ce berceau d'orangers. est un rappel des plaisirs et des beautés du Paradis terrestre, avant la faute d'Adam. Voltaire introduit ici le jardin, jardin merveilleux qui va être le thème de la solution philosophique et de la dernière phrase du conte (« il faut cultiver notre jardin », phrase prononcée par Candide).

³³ La curiosité de Pangloss est ici condamnée tout autant que l'a été sa tendance prétentieuse au bavardage faussement savant.

³⁴ Une dernière fois, Pangloss, l'homme des paroles inutiles, « porte la parole », en posant une dernière question vaine et futile. Au lieu de s'inquiéter de l'atrocité des faits commis, et de leurs conséquences politiques, Pangloss s'arrête sur un détail secondaire, le « nom » des personnes assassinées. C'est un peu une question de « voyeur » sans morale.

³⁵ Je n'en sais rien et Je n'ai jamais su : voici l'opposé de Pangloss Le vieillard ne cherche pas à tout savoir, et il ne s'intéresse pas à ce qu'il ne peut comprendre ni changer car c'est trop éloigné de lui et de sa réalité quotidienne. En refusant, après le derviche, les questions de Pangloss au nom d'un refus de savoir, le vieillard redirige une nouvelle fois la quête des trois philosophes sur une voie différente, qui n'est pas celle du savoir, mais d'une pratique et d'une morale en action.

³⁶ En refusant d'identifier un quelconque homme de pouvoir, le vieillard renforce le message déjà esquissé au travers de l'évocation du massacre à Constantinople. La solution à la question du mal sur terre ne se règle pas au niveau politique, mais au niveau de chaque être humain individuellement, comme va le mettre en scène la fin du chapitre 30, avec la réception généreuse et nourricière du vieil homme et de sa famille qui vont régaler les trois hommes des fruits délicieux de leur travail dans le jardin merveilleux, ce travail qui, leur enseigne le vieil homme les détourne de « trois grands maux (trois grands malheurs qui frappent l'être humain) « l'ennui, le vice et le besoin ». Une parabole célèbre du Nouveau Testament est cachée dans la conclusion du conte philosophique, celle des Talents (Matthieu 25, 14-30 et Luc 19, 12-27). Un maître (dieu) punit sévèrement ses serviteurs (les hommes) qui n'ont pas cherché à faire fructifier les dons qu'ils ont reçus de lui, et à les mettre au service de leurs frères humains (les dons propres à chacun sont symbolisés par des pièces de métal précieuses confiées à chaque serviteur par le Maître).

³⁷ Crème à base de laitage.

³⁸ Gros agrume.

³⁹ Agrume acide, communément appelé citron vert.

⁴⁰ Unité de surface de l'Ancien Régime, d'à peu près 72 mètres carrés.